

Noël, la fête de la Nativité du Christ, la fête d'une naissance advenue dans l'histoire humaine, à une date donnée et insérée dans la chronologie d'un lieu : la Judée, comme l'évangéliste Luc s'est plu à le souligner. Un temps ordinaire, inscrit dans la pâte contingente de l'histoire, avec *in illo tempore*, ce prurit paperassier de l'autorité romaine, entichée d'arithmétique démographique jusqu'à ordonner un recensement. Une naissance advenue en un abri certes inattendu pour de telles circonstances, mais tellement commun, lui aussi : je ne sais quelle pièce à usages divers, à même d'héberger indifféremment hommes et bêtes, puisqu'une mangeoire s'y trouve, encastrée en quelque maçonnerie. Une hôtellerie banale pour ce temps-là. Nul palais somptueux, nul castel enchanté, nous sommes aux antipodes du merveilleux : l'extraordinaire, l'Unique est venu se lover dans l'apparence ordinaire des lieux et du temps.

Toutefois, ne forçons pas jusqu'à l'excès l'évocation de cette banalité car cela nous conduirait à tanguer sur les eaux troubles d'interprétations aberrantes ! Défions-nous, par exemple, des attendrissements mielleux devant un « petit Jésus » somnolant, sous le regard attendri de sa mère et le souffle tiède de l'âne et du bœuf ! Un petit Jésus rabougri à l'aune d'une sensiblerie sulpicienne ! Défions-nous tout autant de la version moderne, façon « ouverture au monde », nous sommant, si nous voulons « vivre notre foi » de sauter de la crèche à l'accueil du paumé et de l'étranger. Cette mouture plus récente et conforme à la bien-pensance nous épargne certes les larmoiements, mais fait preuve de la même incompréhension du grand mystère de la Nativité.

Ce que la Liturgie nous enseigne : la double nature de l'Enfant-Dieu.

L'Eglise, dans sa liturgie, nous invite à tout autre chose, et nous propose une nourriture autrement roborative ! « *En ce jour, la Vierge enfante le Créateur de l'Univers* »¹ Cette phrase, en sa remarquable concision, dit la place unique qui revient à la Mère de Dieu dans l'Histoire, elle attire notre attention sur cette compénétration de Dieu et de l'Homme, effectuée à l'initiative de Dieu et *par* le *Fiat* marial, compénétration qui constitue le sens et le cœur de Noël et, plus encore, le sens et le cœur de l'Histoire universelle ! Certes, l'indicible de l'Incarnation, l'indicible de la Kénose Divine demeure incompréhensible ! L'inexprimable mystère de ce jour de joie nous met en présence de cette absolue réalité : l'invisible visibilité de Dieu. Nous sommes introduits dans le silence musical de l'indicible, dans le silence habité de l'apophatisme. Seul, comme autant de suites et variations, un florilège d'antinomies pourra magnifier la joie de ce jour intemporel : « *Celui que nul espace ne contient, comment peut-Il être*

¹ Vêpres de la Nativité, Apostiches t. 3

contenu dans le sein ? Et Celui qui repose dans le sein paternel, comment une Mère Le tient-Elle dans Ses bras ? »²

Noué par le *Fiat* marial de l'Annonciation et manifesté dans l'aujourd'hui de Noël, c'est le mystère de l'unité de la Personne du Christ en deux natures que nous confessons et proclamons, comme le chante le cathisme que nous venons d'évoquer : « *Dans Son désir de compléter par notre humanité le monde d'en-haut, le Christ est né en deux natures, homme et Dieu.* » Cette union en une seule Personne, en l'unique hypostase de la double nature du Christ, c'est elle que nous sommes invités à contempler dans l'« *Enfant-Jésus* ». Nous sommes invités à la manducation de ce mystère, nous sommes conviés à le ruminer : le Dieu unique et l'unique Dieu, Celui en qui nous croyons, S'est, en Sa seconde Personne, fait homme. Le Pantocrator, le Créateur de toutes choses, Celui qui est sans commencement ni fin se trouve là, devant nous, après avoir pris chair. Il est devant nous, sans avoir quitté le Sein Paternel, comme nous le rappelle le huitième Ikos de l'*Acathiste à la Très Sainte Mère de Dieu* : « *Le Verbe que rien ne limite était tout entier avec les habitants de la terre, sans s'être nullement éloigné de ceux du Ciel : car ce qui se produisit fut une divine condescendance, non un transfert d'un lieu à un autre ; une Vierge enfanta, rendue féconde par la Divinité.* »

Sus au « petit Jésus » !

Pour cela, l'expression d'« *Enfant Jésus* » - et en la prononçant, comment ne pas penser à la grande sainte de Lisieux !- doit toujours l'emporter, lorsque nous parlons aux plus petits, sur la mièvrerie du « *petit Jésus* » : d'autant que dans l'Enfant-Jésus, pleinement Dieu et pleinement Homme, l'Eglise voit aussi le Pantocrator, elle nous invite à passer de ce corps d'enfant à celui du Pantocrator. Le Père Joseph Lemarié dans sa magnifique étude sur la Liturgie de Noël et de l'Epiphanie *La Manifestation du Seigneur*³ nous rend attentif à cela : « *La contemplation de l'Eglise ne s'arrête pas à l'Enfant ; du mystère du temps, elle nous élève jusqu'à ce que nous pouvons appeler la phase éternelle du mystère de l'incarnation. (...) le regard de l'Eglise passe irrésistiblement à la vision glorieuse du Seigneur souverain, le Pantocrator des mosaïques byzantines, le Christ de majesté de nos évangélistes, de nos fresques et de nos tympan romans.* ») L'icône, par une autre voie que celle de la parole, exprimera le même mystère, le même enseignement, car elle est théologique, sacramentelle et non point séculière ; ainsi, par exemple, les langes du Nouveau-né font-ils écho aux bandelettes du Ressuscité. L'éloignement de la foi, le retour au paganisme, si caractéristique des peintures religieuses du *Quattrocento* nous

² Vêpres de la Nativité. Cathisme t.4

³ Joseph Lemarié *La manifestation du Seigneur* Paris, Le Cerf 1957 p.95

vaudront une multitude de charmantes *madones*, occasions pour les peintres de faire un portrait de leur jolie maîtresse, en flanquant un nouveau-né - souvent affligeant de banalité - à ses côtés, mais cela n'a plus de signification canonique. Il ne s'agit évidemment plus d'icône orthodoxe dont la symbolique est indissociable de l'enseignement des textes liturgiques et donc de la patristique aussi. Dans les icônes, nous n'avons jamais à faire à un portrait de famille, à un souvenir d'enfance ! La mère de Dieu s'y trouve au centre de la composition, pour cette forte raison que Sa maternité s'inscrit au centre de l'histoire du Salut, puisque Dieu a pris chair en Elle et que par Elle, l'Humanité et la création toute entière accèdent au Salut. Dans ces icônes encore, la posture de la Mère de Dieu a également une symbolique théologique, dogmatique : représentée couchée et lasse, elle insiste sur la réalité de l'incarnation ; figurée mi-assise, elle suggère l'absence de souffrance, et donc la plénitude divine de cet enfant pleinement homme. Je sais bien que l'art du *Quattrocento* est, lui aussi, porteur d'une symbolique, mais cette dernière devient fluctuante au gré des artistes et des mouvements intellectuels dont ils sont contemporains et souvent acteurs, il s'agit d'une symbolique d'esprit « humaniste », ce mouvement auquel s'est opposé saint Grégoire Palamas, montrant combien il était incompatible avec la Tradition de l'Orthodoxie.

Ce que la Liturgie nous enseigne : la place éminente de la Mère de Dieu

Oui, la Liturgie de Noël nous met en présence du mystère de la double nature du Christ, laquelle se révèle indissociable du *Fiat* marial qui inaugure notre salut. Parce que la Nativité du Christ est événement et avènement essentiels dans l'histoire du salut, la foi orthodoxe devient indissociable d'une piété, d'une vénération mariale. Le Christ s'est incarné pour nous sauver, Son incarnation procède de la compassion de la Très Sainte Trinité à l'égard de Sa création déchue, consécutivement au choix de nos premiers parents qui avait mis fin à la proximité vécue jusqu'alors entre le Créateur et sa création. Depuis la faute d'Adam et Eve, et bien que nous ne portions aucune responsabilité personnelle dans cette faute – l'œuvre de saint Augustin d'Hippone n'a pas eu d'incidence sur la théologie byzantine ! Et pécher reste toujours un acte personnel - l'humanité déchue porte en elle ces suites inexorables de cette séparation que sont la mort, la corruptibilité et l'assujettissement aux passions. De surcroît, cette chute de l'humanité a entraîné avec elle celle de la création toute entière, car l'homme avait été établi pour en être le prêtre. La rébellion humaine a troublé l'ordonnement du monde créé, et par conséquent aussi, ce salut, cette santé recouvrée, que le Christ nous a donnés par Son incarnation, revêtent une puissance sotériologique universelle. Voilà pourquoi la joie de Noël, l'allégresse suscitée par l'Enfant-Dieu sont chantées par le cosmos tout entier : non seulement les bergers et les Mages, mais aussi les Anges (Laudes t.4), et encore le Ciel qui offre une étoile, la terre qui fait don d'une grotte, bref

tout ce qui vit et respire ! (Vêpres, Lucernaire, t.2) En effet, la naissance du Christ délivre Adam de la malédiction ancestrale : « *Réjouis-toi, Jérusalem ! (...) En ce jour est brisée la chaîne de l'antique condamnation, le Paradis s'entrouvre pour nous et le serpent est foulé aux pieds, car celle que jadis il trompa, il la voit maintenant devenir la Mère de Dieu.* »⁴ et l'Ikos chante, lui, Bethléem « *Qui nous a ouvert l'Eden.* » Dans la foi orthodoxe, la naissance du Christ, en sa double nature, rendue possible par la Mère de Dieu, n'est pas seulement prémices de notre salut, mais elle en est d'abord partie prenante.

Si l'on veut évoquer les prémices, il faut les chercher non point dans l'Office de la Nativité, mais dans celui de l'Entrée au Temple de la Mère de Dieu : « *C'est aujourd'hui le prélude de la bienveillance de Dieu et la proclamation anticipée du salut des hommes.* » Cependant, l'allégresse de la Nativité ne peut pas se manifester sans une exultation de reconnaissance pour la Mère de Dieu : c'est par son *Fiat* que le Salut a pu advenir, c'est parce que Celui que l'univers ne peut contenir s'est laissé tisser dans les entrailles mariales que Dieu a pu se faire chair, et c'est ce « *Verbe qui s'est fait chair* », ce « *logos sarx égénéto* »⁵, c'est cette réalité mystérieuse, stupéfiante, radicale, c'est cet événement décisif de l'histoire humaine qui fonde la vénération de la Mère de Dieu. Certes, c'est le Christ qui est le cœur de notre salut, mais la Mère de Dieu est inscrite Elle aussi dans le cœur de ce même mystère, puisque c'est par Elle que l'incarnation est advenue, par Elle que Dieu fait corps avec l'humanité, par Elle que nous pouvons, nous aussi, faire Corps avec le Corps du Christ. Saint Irénée, saint Athanase et tant d'autres nous ont fait comprendre que Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse être déifié ; or, ce mystère de notre salut et de notre vocation est advenu par le *Oui* marial. La Mère de Dieu a coopéré de façon absolument unique au salut du monde, son *Fiat* a permis au Christ de devenir le second Adam, et elle-même devient la nouvelle Eve, la « *Mère des vivants.* » Cette place unique de la Mère de Dieu est affirmée dans l'office des Laudes : « *Mère de Dieu et Vierge qui a mis au monde le Sauveur, tu as retourné l'antique malédiction d'Eve, car tu es devenue la Mère de la bienveillance du Père, portant sur ton sein Dieu le Verbe incarné.* » Cela, nous le proclamons aussi, en un raccourci saisissant, dans le cinquième Ikos de l'Acathiste à la Mère de Dieu : « *Réjouis-toi, car tu as dépouillé de son empire le tyran, ennemi du genre humain ; car tu nous as montré le Seigneur ami des hommes, le Christ.* »⁶

⁴ Vêpres, Apostiches t.3

⁵ Jn 1, 14

⁶ Cité in Lemarié, op cit, p 201

L'ascèse de la Mère de Dieu et la kénose du Christ

La kénose de la Seconde Personne de la Trinité, du Pantocrator, requérait le *Fiat* marial pour s'accomplir. Et d'emblée, la Mère de Dieu nous conduit au cœur de notre vie de foi, à la finalité de toute ascèse : « *Qu'il m'advienne selon ta parole* »⁷. La Toute Sainte saisit intuitivement l'essentiel : pour que Dieu puisse venir en nous, il ne s'agit pas d'abord de faire, mais de *se laisser faire*. Se laisser pétrir : c'est cela, le grand combat. J'évoquais plus haut la grande sainte de Lisieux, comment ne pas penser encore à elle, s'offrant en oblation à l'Enfant Jésus, pour être comme « *son petit jouet* » ? « *Je lui avais dit de ne pas se servir de moi comme d'un jouet de prix (...) mais comme d'une petite balle de nulle valeur qu'il pouvait jeter à terre.* »⁸ Je pense encore à saint François d'Assise. Dans l'admirable texte qu'il lui consacre, *Sagesse d'un pauvre*⁹ Eloi Leclerc écrit : « *L'homme n'est pas sauvé par ses œuvres, si bonnes soient-elles. Il lui faut d'abord devenir lui-même l'œuvre de Dieu.* » Et bien, la Mère de Dieu est le paradigme de cet abandon à cette action de Dieu en nous, Elle est l'icône de cette transparence requise pour se laisser illuminer, déifier, Elle est le modèle et l'aboutissement de toute ascèse.

La liturgie de Noël évoque certes cette kénose, celle du Christ, celle de la Mère de Dieu, mais elle le fait avec sobriété et discrétion. Le Père Joseph Lemarié fait remarquer, dans son ouvrage déjà cité, que « *Notre imagination de chrétiens occidentaux a été trop sensibilisée par le spectacle des crèches qui, pour avoir enchanté notre enfance, ne nous ont que trop voilé l'aspect glorieux du mystère de le l'Incarnation* ». Nous, orthodoxes et néanmoins occidentaux, n'avons pas d'excuses pour glisser dans ce travers, tant nos textes liturgiques insistent sur la Gloire : dans l'adoration de l'Enfant-Dieu à laquelle elle nous invite, l'Eglise nous fait voir, par les yeux de la foi, la puissance dont Il est invisiblement porteur : « *Lui qui tient les rênes des Puissances immaculées, Il repose dans la crèche des bestiaux et de pauvres langes Il est emmaillotté ; mais Il défait ainsi les liens si fort enchevêtrés de nos transgressions* ».¹⁰ Devant l'Enfant de la crèche, la liturgie exclut toute mièvrerie, elle n'ânonne nulle fadaise infantile. La fragilité, la dépendance de ce Christ nouveau-né manifeste déjà la Gloire de Dieu, comme ce même Christ la manifestera plus tard en étant cloué sur sa Croix. L'Enfant-Dieu est pénétré de la Puissance divine qui transfigure sa fragilité à la fois réelle et apparente. Le mystère de Noël nous fait par conséquent comprendre cette vérité vitale : l'humilité, dans l'expérience chrétienne, ne relève pas d'une vaticination d'asthéniques indécis, elle est la

⁷ Lc 1, 38

⁸ Histoire d'une âme Paris, Presses de la Renaissance, 2005 p.212

⁹ Paris, Desclée de Brouwer, ed 2007, pp 124-125

¹⁰ Matines, Ode 6

marque des combattants, la blessure virile de ceux dont la hanche s'est déboîtée, en une lutte jusqu'à l'aurore, en quelque gué du Yabboq, avec l'Ange de Dieu.¹¹

L'Eglise et les Pères nous l'enseignent : dans nos vies de chrétiens orthodoxes la Mère de Dieu est indissociable de notre foi. Ce n'est point qu'Elle constitue un « modèle » car un modèle est, par hypothèse, *extérieur* à nos personnes. L'idée d'un modèle à imiter n'exprime pas de manière adéquate ce que la Tradition orthodoxe nous invite à vivre. Sans qu'il faille durcir ces différences ou, ces nuances, il me semble significatif que bien des fidèles de l'Eglise romaine aient trouvé leur nourriture spirituelle dans *L'imitation de Jésus-Christ* de Thomas A Kempis, au lieu qu'un orthodoxe se retrouvera davantage dans *La vie en Christ* de Nicolas Cabasilas. Sans doute la place de la manducation de la théologie du quatrième Evangéliste, plus grande encore dans l'Orthodoxie que dans l'Eglise latine y est-elle pour quelque chose. L'analogie d'un modèle à imiter, avec cette image d'une *extériorité* qu'elle suggère est moins signifiante pour la foi d'un orthodoxe que pour celle d'un latin, me semble-t-il. Cette moindre pertinence, dans nos ascèses et nos cheminements, d'un *modèle à suivre* se trouve sans doute en profonde assonance avec la théologie apophatique qui est nôtre : une telle théologie exclut que l'on puisse voir, penser ou dire quoi que ce soit de l'être même de Dieu. Elle exclut que, même avec beaucoup d'inadéquations, nos raisonnements puissent nous *approcher* d'une *vision* de Dieu. L'idée même d'une *vision* de Dieu, fut-elle béatifique, est quelque peu étrangère à la pensée et à l'expérience orthodoxe. Or, de même que la compréhension de Dieu ne peut être de l'ordre d'une vision qui, par définition reste extérieure à ce qu'elle voit, de même l'ascèse ne peut consister à imiter un modèle de sainteté qui, lui aussi reste, par hypothèse, extérieur. Et cependant, grâce à la distinction, essentielle dans la Tradition orthodoxe, entre l'« essence » de Dieu – notion inadéquate s'il en est ! – et Ses Energies créées, non seulement nous pouvons nous approcher de Lui, mais nous sommes invités à *faire corps* avec Lui, à nous laisser incorporer à Lui comme le sarment de vigne fait corps avec le cep. Nous laisser *incorporer en Christ* et, en Lui et par Lui, à la Trinité Toute Sainte, c'est cela la déification. Ce n'est pas par hasard qu'un fidèle orthodoxe parlera plutôt de *déification* que de sainteté. En faisant Corps avec le Christ, nous ne le *voyons* pas, mais nous en *ressentons* la présence. L'analogie de la vision, qui suppose, une fois encore, comme un objet qui lui reste extérieur, n'est pas celle qui vient sous la plume des Pères grecs. Pensons à Grégoire de Nysse, lorsqu'il écrit que « *La vraie connaissance de Dieu, c'est la sensation de son incompréhensibilité* » ou encore à Isaac le Syrien : « *Qu'est-ce que la connaissance (gnôsis) ? C'est la sensation*

¹¹ Gn 32, 25-32)

de la vie immortelle. »¹² et pensons, bien sûr, au quatrième Evangile qui rapproche l'expérience de vérité non point avec l'image de la vue, mais avec celle de la main, de la fabrication, du potier : « *Celui qui est en train de faire (poiôn) la vérité vient vers la Lumière* »¹³ nous est-il dit dans l'entretien avec Nicodème.

Vivre le mystère de la Nativité

La place de la Mère de Dieu dans la liturgie de la Nativité et dans nos vies ne se fonde pas seulement sur cette raison évidente qu'elle enfante le Christ, qu'elle enfante Dieu. En cela, assurément, Elle est bien *partie prenante*, de la sotériologie chrétienne, comme a su le dire et le proclamer le concile d'Ephèse. Mais Elle est encore, pour nous Orthodoxes, *partie prégnante* de toute ascèse. C'est par le sein de Marie en lequel le Christ a pris chair que Dieu a régénéré toute l'humanité, c'est par le Dieu fait Homme que l'Humanité a été sauvée de sa chute ; mystiquement, en engendrant Son Fils, Marie nous engendre tous en Dieu. La méditation en notre cœur¹⁴ du mystère de la Nativité nous fait découvrir cela, et le Christ Lui-même nous l'enseigne : « *Femme voilà ton fils* »¹⁵ Bien sûr, c'est d'abord par notre baptême que nous devenons Fils de Dieu mais si l'efficace sacramentelle ne fait aucun doute, il n'en résulte pas qu'elle suffise. Le sacrement actualise en nous le salut donné par le Christ, il anéantit chez celui qui le reçoit la toute-puissance de l'esclavage du péché, l'asservissement au Satan. Mais le sacrement ne relève pas de la magie : Dieu est venu s'unir à nous, encore faut-il que nous œuvrions avec Lui, que nous collaborions, que nous fassions synergie : nous sommes, comme l'écrit l'apôtre Paul, « *les collaborateurs de Dieu.* »¹⁶ Certes, l'Ikos de la Nativité nous dit que « *Bethléem nous a ouvert l'Eden* », nous ne sommes donc plus condamnés à revêtir nos tuniques de peau¹⁷. Mais encore faut-il que nous voulions bien les déposer ! Se rendre totalement disponible, se laisser arracher du vieil homme pour que Dieu puisse faire corps avec nous, c'est cela qui a été rendu possible par le *Fiat de Marie la Toute-Sainte*, la Première déifiée, Marie qui sans cesse prie pour nous et s'adresse à nous : « *Tout ce qu'il vous dira, faites-le* »¹⁸ Elle nous transmet l'unique nécessaire : notre grand travail est de tout faire pour nous laisser faire par Dieu.

Ne serait-ce pas cela, le cœur de l'ascèse ? A la différence de la Mère de Dieu, nous ne sommes pas indemnes de tout péché personnel. Pour que le Christ

¹² Discours ascétiques 38, 4

¹³ Jn 3, 21

¹⁴ Lc 2, 19 et 51

¹⁵ Jn 19, 26

¹⁶ 1 Co 3, 9

¹⁷ Gn 3,21

¹⁸ Jn 2, 5

puisse nous greffer en Lui, il nous faut nous expurger de tous ces trop-pleins qui L'empêchent de « *dresser en nous sa tente* ». ¹⁹. Sans l'Esprit-Saint, nous ne pourrions pas le faire, mais Lui ne le fera pas sans nous. Ces trop-pleins, ces encombrants invasifs et asphyxiants ce sont nos passions et nos maladies spirituelles. Ces dernières sont subtiles, et nous ne sommes pas envahis par nos seules passions mais aussi par l'action permanente sur nous et contre nous des Puissances de ce monde : elles excellent même à se déguiser en anges de lumière. ²⁰ Les Pères distinguent souvent deux espèces de Tentations : celles « de gauche » dans lesquelles le Malin se contente, si j'ose dire, d'aviver l'une ou l'autre de ces maladies qui sont en nous, ce peut être la luxure ou la gourmandise, l'avarice ou la tristesse. Celles « de droite », plus redoutables encore parce que pernicieuses, déguisées en ange de Lumière, s'enracinent, pour le parasiter et si possible l'anéantir, dans notre cheminement spirituel, dans notre ascèse. Un Père que j'avais eu la bénédiction de rencontrer il y a des années me disait souvent : « *Soyez prudent ! Vous savez, la vie spirituelle, c'est dangereux !* » Et ces périls procèdent toujours d'une même illusion fondatrice : mettre notre confiance en nos propres forces, croire que l'essentiel soit de faire. Bien entendu, il faut « faire » : le piétisme, l'attente passive ne méritent pas le moindre crédit. Notre déification n'arrivera pas toute seule ! Mais « faire » ne suffit pas ; mieux, « faire » ne demande qu'à devenir un obstacle, car par ma faiblesse, je ne puis que m'attacher à ce que je fais, à ce que j'ai fait. Et cet attachement encombrera mon âme et me rendra indisponible pour Dieu.

Descendre de Jérusalem à Jéricho

Nous retrouvons là ce que la Mère de Dieu, en son enfantement, nous enseigne : sans son *Fiat*, sans son abandon total, sans son bouleversant « *Je suis la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole* » ²¹ elle ne serait jamais devenue la Théotoque, elle n'aurait jamais enfanté Dieu. Et je crois que la péricope dite du « bon samaritain » ²² allant, comme celui qu'il va sauver, de Jérusalem à Jéricho, cette péricope qui a bien d'autres significations, peut nous aider à approfondir cela. Suivons librement l'herméneutique qu'Origène, au III^e siècle faisait de ces deux villes et dont tant de Pères après lui se sont inspirés. Jérusalem, c'est évidemment la ville sainte, le lieu habité de la présence de Dieu, la cité haut perchée sur les monts de Judée, avec son Temple vers lequel il nous faut marcher. Dans la foi chrétienne ces lieux symbolisent la raison d'être et l'unique but du pèlerinage de notre vie présente : vivre en Christ, demeurer en Lui. Celui qui « demeure à Jérusalem » est l'image d'un homme à la foi exigeante, qui a cheminé pour être là, dont la vie toute entière consiste en une

¹⁹ Jn 1, 14

²⁰ 2 Co 11, 14

²¹ Lc 1, 38

²² Lc 10, 29-37

tension pour être auprès du Christ et comme en Lui. Pensons au Protévangile de Jacques, évoquant les années d'enfance de la Mère de Dieu dans le Saint des Saints, dans lequel saint Grégoire Palamas verra la trame symbolique de la vie hésychaste. Jérusalem, son temple, sont les métaphores de ce *cœur* qui est en nous et dans lequel il faut nous retirer pour y rencontrer Dieu, après nous être, par l'ascèse, la prière et le silence, « retirés » du monde. Quant à Jéricho, cette ville qui se trouve 1 100 mètres en contrebas de Jérusalem, dans une plaine étouffante, c'est la figure de notre monde fragile et passager. C'est la ville dont les remparts sont appelés à s'effondrer sous l'action de Yahvé et par le biais des trompettes de Josué. Saint Paul avait certainement ce récit en mémoire lorsqu'il évoque cette trompette de Dieu venant ressusciter les morts, lors de Sa parousie²³. Jéricho : symbole du monde présent, appelé à s'effondrer lui aussi, métaphore de sa prétention à pouvoir assurer seul sa sécurité, bien à l'abri dans ses remparts, symbole de la fragilité et de la vanité de l'orgueil humain, Jéricho, cette cité des aveugles dont quelques-uns demandent au Christ leur guérison... Origène voit dans cet homme descendant de Jérusalem à Jéricho la figure d'Adam, attaqué de toutes parts par le Prince de ce Monde, défiguré, blessé, laissé comme mort et que seul le samaritain c'est-à-dire, pour Origène, le Christ, pourra prendre en charge, pour le panser avec l'huile et le vin, le charger sur sa monture -c'est-à-dire Son propre corps- et le conduire à l'auberge, symbole de « *l'Eglise qui accueille tous les hommes, ne refuse son secours à personne et où tous sont conviés par Jésus.* »²⁴

Origène, puisqu'il voit dans ce voyageur meurtri la figure d'Adam, suppose que ce dernier a volontairement quitté Jérusalem pour descendre à Jéricho. Mais la richesse de la parabole autorise une pluralité herméneutique. Nous pouvons, en revenant à la symbolique hésychaste de Jérusalem et de son temple, supposer que cet homme qui descend ne le fait pas volontairement. Ce peut être un chercheur de Dieu, attentif à Sa Parole, assidu aux Offices, lecteur des Ecritures et des Pères, attentif aux autres, soucieux de discerner en lui-même ses principales maladies spirituelles pour mieux les combattre. Supposons-le encore indemne de cet orgueil hypertrophié du Publicain d'une autre parabole²⁵ et habité seulement d'une estime raisonnable de lui-même. Peut-être, mais sans aucunement se mesurer à Paul, se dit-il, lui aussi : « *J'ai combattu le bon combat (...) j'ai gardé la foi* ». ²⁶ Je supposerai qu'il se voyait installé à Jérusalem, autrement dit qu'il pensait, en toute sincérité, être parvenu comme à une sorte de palier dans son cheminement spirituel, bien que n'ignorant pas sa propre fragilité. Mais entre la conscience de sa fragilité et un effondrement

²³ 1 Th 4, 16

²⁴ Origène *Homélie sur saint Luc*, Paris. Le Cerf 1962, Sources Chrétiennes 87, pp 401-411

²⁵ Lc 18, 9-14

²⁶ Tm 4, 7

conduisant aux portes de la mort, il semble qu'il y ait un abîme. Et, justement, il n'y en n'a pas ! Cet homme droit, béni, cet homme de foi dégringole, dévale vers Jéricho poussé par je ne sais quel drame, et se retrouve assailli par des brigands qui le laissent gésir, pantelant et lardé de blessures : soudaineté d'une transformation terrifiante ! Il se croyait au temple et se retrouve, en un tournemain, comme anéanti auprès de la ville des aveugles. Je me garde de supposer que la dégringolade de notre malencontreux voyageur soit une suite de ces passions ordinaires, redoutables certes, et qui nous combattent depuis la jeunesse. Je songe plutôt à Job : tout bascule en une journée sans qu'il ait failli. Je pense à un saint Silouane, à son ascension spirituelle fulgurante aux débuts de sa vie monastique, suivie de l'horreur des ténèbres du désespoir, hantées par des attaques répétées des démons, ne craignant pas de se mettre devant l'icône du Christ pour que le saint ne puisse plus Le prier. Nuit, effroi, effondrement : les voilà, les brigands de la descente à Jéricho ! Et c'est bien le Christ, et Lui seul, qui put approcher saint Silouane, pour lui révéler que : « *Les âmes orgueilleuses souffrent toujours des démons* », avant de le soigner puis de le guérir dans la grande hôtellerie retrouvée de Son Eglise.

Oui, c'est à cause de notre orgueil que nous dévalons de Jérusalem à Jéricho, non point l'orgueil quelque peu grossier d'un roi Ubu, mais cette superbe affinée et raffinée résultant d'une quête déjà exigeante de Dieu. Il s'agit de la superbe spirituelle nullement méprisable de ce « jeune homme riche », exigeant et droit, qui interroge le Christ sur la perfection. Nous connaissons Sa réponse : « *Vends tout ce que tu possèdes* ». Il s'agit certes des biens matériels et pécuniaires eux aussi, sauf qu'après les avoir aliénés – et ce n'est pas une mince décision ! - je puis m'emplir de vanité spirituelle. Au-delà de la grande braderie de mon patrimoine, il s'agit de tout remettre entre les mains du Christ, de prononcer, à notre tour, un *Fiat* sans aucune restriction ; il s'agit de nous vider de toute volonté propre, comme disent les Pères, afin de laisser toute la place au Christ, ce que comprennent fort bien les disciples, qui s'écrient, non sans effroi (Ils « *restèrent tout interdits* ») : « *Qui donc peut être sauvé ?* »²⁷ Comme nous comprenons leur stupeur : une foi accomplie requiert un dépouillement total, une kénose absolue ! Epouser la plénitude d'une vie en Christ présuppose que nous ayons anéanti en nous le vieil homme, et cela n'est pas à notre portée, c'est le Christ Lui-même qui le confirme : « *Pour les hommes c'est impossible, mais pour Dieu tout est possible.* »²⁸ Nous, il nous est seulement possible d'éprouver cette soif de Dieu, cette soif d'absolu, et de nous avancer ... boire le calice qu'Il nous proposera. Et c'est alors que nous « descendrons » à Jéricho, que nous cheminerons simultanément dans Bethléem et dans Jérusalem, car nous ne pouvons devenir Fils de Dieu qu'en laissant le Christ venir au tréfonds des entrailles de notre âme, et nos passions, notre orgueil s'opposent si violemment

²⁷ Mt 29, 21-25

²⁸ Mt 19, 26

à cette venue que nous ne pouvons qu'être grièvement blessés, laissés comme morts dans ce combat. Le Christ et Lui seul nous relèvera et nous guérira. Si nous voulons, comme le jeune homme riche, être parfaits, ou si, pour nous exprimer avec plus de rigueur, nous voulons nous laisser déifier, si nous voulons que le Christ puisse enfanter en nous *aussi*, il nous faudra descendre à Jéricho, il nous faudra avoir été précipités du haut du temple, où nous comptons bien pouvoir séjourner : « *Sans lutte et sans verser de sang, ne t'attends pas à être libéré des passions* » nous dit saint Joseph l'hésychaste.²⁹ Ce n'est pas le Christ qui nous pousse à Jéricho ou nous précipite du haut du temple : c'est le jeu de notre orgueil et de l'action du Malin. Le Christ permet que ces tentations et ces épreuves puissent avoir lieu parce que, eu égard à notre entêtement, nous ne le laisserions pas venir plus profondément en nous si elles n'avaient pas lieu.

L'enfant-Dieu, par Sa naissance à Bethléem, manifeste dans la nuit de Noël, l'avènement de notre salut. Par le *Fiat* marial, Dieu s'est fait homme et le chemin de déification a été ouvert. L'Univers créé exulte : celui qui devait en être le gardien et le prêtre se trouve non seulement rétabli mais élevé au-dessus de sa première condition, puisqu'appelé désormais à s'asseoir, dans le Corps du Christ dont il est membre, à la droite du Père.³⁰ Seulement, le Prince de ce Monde, bien que mortellement atteint, est loin d'avoir déjà été jeté dans l'océan de feu. Très vite, après la nuit de Noël, sa puissance de mort se déchaîne, mutilant et anéantissant des innocents.³¹ Et, depuis ces montagnes en surplomb de Jéricho jusqu'au jardin de Gethsémani, il entravera sans vergogne Celui qu'Il veut faire disparaître. C'est bien parce que nous ne sommes pas seulement en butte avec nos passions mais aussi avec notre Adversaire, que vivre en Christ c'est, pour nous aussi et selon des modalités propres à chacun, pérégriner de Bethléem à Nazareth et de Nazareth à Jérusalem. Vivre en Christ, c'est se retrouver exposé à l'atrocité des brigandages de Jéricho jusqu'à atteindre la plénitude du dépouillement de la Croix du Golgotha. Brigandages atroces, parce qu'ainsi que l'enseignait, après tant d'autres, Papa Ephrem, « *Ce n'est pas une petite bataille que de rejeter son ego. C'est lui encore qui campe ainsi l'ordinaire de notre pèlerinage : « Les afflictions, les souffrances, les contrariétés, les différentes épreuves, c'est tout cela qui constitue ce qu'on appelle en un mot la Croix. Tantôt chagrins et souffrances, tantôt grâces et choses similaires, voilà en quoi consiste la vie de l'homme. Nous prions Dieu pour qu'Il nous rende dignes d'accomplir toujours Sa volonté.* »³² Voir dans ces enseignements, corroborés par l'expérience de centaines de Pères et l'expérience de ces centaines de milliers d'hommes et de femmes formant l'immense nuée des Enfants de Dieu, une marque de « pessimisme », de négativité ou de

²⁹ (*Lettres spirituelles*. Lausanne. L'Age d'Homme 2005. P 76)

³⁰ (Lc 22, 69)

³¹ (Mt 1, 16)

³² Joseph de Katounakia *L'ancien Ephrem de Katounakia Lausanne*. L'Age d'Homme. 2020 p 128

mélancolie constituerait un absolu contresens spirituel, et le symptôme d'une prédisposition à l'apostasie. Il ne s'agit nullement de tempérament ou d'humeur, mais de la manifestation en nous de ce conflit central, universel, cosmique, entre le Christ et le Prince de ce Monde, antagonisme qui ne cessera qu'après la Parousie.

Ce conflit, ce combat, cet *agôn* n'est pas l'apanage des plus grands saints. Sans doute le rencontrent-ils, eux, en raison même de l'acuité de leur désir de vivre en Christ, sous des formes particulièrement redoutables, songeons aux combats de saint Antoine le Grand ! Mais tout chrétien est appelé à porter la Croix : inutile de prier pour qu'elle nous tombe sur les épaules ! Cela se fait sans que nous ayons à le demander ! Son portement est inclus dans le forfait de la foi, il peut surgir par le biais de la maladie, de la guerre, de l'échec ou de la persécution, de la trahison, de la calomnie, du mensonge, et l'une de ces joyeusetés n'exclut pas la présence d'une autre ! L'allégresse de la nuit de Bethléem, l'exultation des myrrophores le matin de Pâques, ces joies qui illuminent en vérité toutes nos existences, quels qu'en soient les aléas, ne peuvent se dissocier du Golgotha, de la mise en croix de notre vieil homme afin d'y laisser accrochées nos tuniques de peau. La Bonne Nouvelle, celle qui habite le cœur de nos cœurs et fonde notre joie de ressuscités, c'est que la Mort a été terrassée, et que nous vivons déjà en Christ, et déjà, en ce temps du Monde, comme dans un au-delà de ce temps. Nous sommes bien dans ce monde, même si les Puissances qui l'occupent n'ont plus le dernier mot, elles sont toujours là et se révèlent d'autant plus virulentes qu'elles savent que leur temps est compté. Nous, chrétiens, vivons, dans nos faiblesses et nos appréhensions, la joie de la Nativité et de la Résurrection et nous savons et expérimentons que dans ce monde nous ne pouvons pas ne pas rencontrer la Croix.

C'est cela que vit tout homme de foi, depuis deux mille ans - et pas seulement les saints dont la mémoire sera transmise par le synaxaire - quel que soit le lieu où il se trouve, quelle que soit l'époque de son pèlerinage sur cette terre. Chacun, aujourd'hui, comme toujours, pourra se croire bien installé à Jérusalem, et entendra un jour ses os se rompre dans sa descente vers quelque Jéricho, et ce jour terrible sera comme un nouveau baptême. Celui qui rôde autour de chacun, attendant le moment propice pour espérer nous dévorer³³ sait se montrer patient jusqu'au « *moment favorable*. »³⁴ N'imaginons pas des scènes ou des circonstances grandioses, l'alchimie inhérente aux arcanes de notre moi, les leurres que nous prenons pour des anges lumineux au cours des déambulations erratiques de notre pérégrination spirituelle se lovent sans peine dans les chimères de notre *ego*, et ces pièges ordinaires suffisent à faire sourdre des souffrances qui ne le sont pas.

³³ 1 P 5, 8

³⁴ Lc 4, 13

Je pense, en écrivant cela, à mon ami Lazare qui, en dépit de mon impéritie, a fait de moi son confident. Cinquantaine bien avancée, responsabilités importantes, foi exigeante et solide : Lazare rencontre il y a quelques années une personne avec qui se noue une amitié spirituelle forte, profonde et très belle. Il la vit comme une bénédiction, donnée afin de s'épauler dans la foi et s'encourager l'un l'autre à progresser en Christ *usque mortem*. Je revois encore Lazare s'affaler chez moi : visage livide, exténué de fatigues, perclus d'insomnies. Il me raconte : c'était le jour anniversaire de son *alter ego*, un lundi, je crois. Il lui avait fait un cadeau, et reçut en remerciement quelques lignes suivies de ce compliment : « *Merci, mais le plus beau cadeau reçu de toi restera toujours ta confiance et notre amitié.* » Bénédiction et joie de Jérusalem ! Quatre jours plus tard, il tient dans sa main un courrier de cette même personne lui écrivant ... combien leurs liens devenaient insupportables, et qu'elle ne voulait *surtout pas* qu'ils perdurent. Effondrement de Lazare. D'abord, quelques jours de flottement, rendu possible par un scepticisme défensif. Il téléphone, écrit, essaie de comprendre, et se retrouve face au mur implacable d'un mutisme rendant fou, et contre lequel il ne cesse de se cogner. Cette épreuve ardente du mutisme fait exploser en lui un ressenti de mépris et d'humiliation. La grande descente à Jéricho a commencé. Epreuve de l'effondrement spirituel, d'autant plus déstabilisante que Lazare, en son for intérieur, ne doute pas de la profondeur de la foi et de la qualité des exigences spirituelles de la personne qui le trahit : il ne parvient pas à la haïr, seulement à la maudire. Oui, cette missive empoisonnée le chamboule, le retourne, le fait tituber. Lui viennent en mémoire, comme un incipit d'une sorte de « *psaumes des descentes* » aussi bien les versets du psaume 54 : « *Si contre moi s'élevait celui qui me hait, je pourrais me dérober ; mais toi, un homme avec qui je n'avais qu'une âme (...) dans la maison de Dieu nous marchions en parfait accord.* » (13-15) que la totalité du psaume 108, ce texte imprécatoire qui a tout compris de nos arcanes, comme le montre son contenu superbe et terrible, évoquant, avec une violence implacable, ces pires ténèbres qui peuvent fondre sur nous !

Lazare, cet *alter ego*, ce semblable, ce frère, me jette, en une éructation pathétique et cathartique, les fruits atrabilaires de ses poussées misanthropes : « *Voilà quel sera désormais mon viatique : M'attendre à tout ! Ne plus jamais faire confiance à personne ! Ne plus jamais m'attacher à quelqu'un !* ». « *Tu vois, la trahison, c'est presque pire qu'un deuil. Le deuil, lui, ne pulvérise pas notre capacité à faire confiance. L'épreuve de la trahison assassine la confiance.* » La dague du mutisme inflexible et obstiné, à présent dûment installé, l'exténue, l'exaspère, vrille ses chairs et en aggrave les plaies ! Trempée par l'Adversaire dans le feu du mépris, elle fait merveille dans son office de mise à mort. La descente à Jéricho s'accélère, s'emballe dans l'ivresse de la désespérance. Les bacchanales méphistophéliques vont *crescendo*. Et la furie

colérique n'a pas encore tout brûlé ! Elle souffle à celui qu'elle assaille de blesser, d'humilier, d'entraver, autant que faire se peut, tous les projets de cette personne par laquelle le Malin est venu le poignarder...

J'écoute sa plainte, exprime ma compassion, me garde bien de « discourir », par crainte de prendre rang parmi les « amis » de Job, et de peur d'entendre moi aussi, sa répartie : « *Qui donc t'imposera le silence, la seule sagesse qui te convienne !* »³⁵ Du sein de ma prière, des tréfonds de ma bienveillance, je pressens qu'il lui faudra encore et encore être quelque temps blessé, jusqu'à sembler exsangue. Et alors seulement, comme vidé de son âme, de son sang, de ses projets, de ses attentes, de ses affections, il y aura place pour que le Christ puisse l'approcher, le toucher, passer Ses mains sur ses plaies. Pour que le Christ déploie Sa puissance de guérison et de résurrection et que l'ami Lazare puisse « *Naître de nouveau (...) d'eau et d'Esprit* » et, plus profondément encore, « *Entrer dans le Royaume de Dieu.* »³⁶ Alors seulement il aura gagné la Vie en croyant perdre la sienne.

Ainsi, le mystère de la Nativité ne peut se dissocier de celui de la Croix, c'est un seul et même kérygme, puisque c'est par la Croix, et en portant notre propre croix, que nous pouvons naître de nouveau. Nos combats perdus et les chutes sur nos chemins de Jéricho ne peuvent se réduire à des échecs ; ils sont permis pour réduire autant que faire se peut, le barda pléthorique des passions de notre moi, pour que le Christ trouve en nous suffisamment de place pour y installer Sa tente, qu'Il puisse demeurer en nous et nous en Lui. Alors Noël, et le Grand Vendredi et le matin de Pâques danseront en nos âmes la grande périchorèse de notre santé, de notre salut, de notre douloureuse nativité en Christ, nativité qui est le seul chemin de Vie et Résurrection, le seul qui conduise au Banquet messianique dans lequel le Christ, qui a depuis longtemps pardonné à celui qui l'avait par trois fois trahi, accueille tous ceux qui l'ont recherché « *Heureux celui qui prendra son repas dans le Royaume de Dieu !* »³⁷

Jean Gobert

³⁵ Jb 13, 5

³⁶ Jn 3, 5-7

³⁷ Lc 14, 15